

SOMMAIRE

Éditorial *L'orientation, un sujet ?* _____ **5**

Denis Cornette

Ecole, culture et société _____ **9**

« *Quelle pourrait être la culture d'une société sans culture ?* » Jérôme Bost

Les vérités sur les illettrés scolaires _____ **39**

« *Le terme « mixte » fleure bon la mixité, le progrès, l'équilibre, l'égalité, mais se révèle de facto comme méthode inégalitaire* »
Magali Gaubert

Une secrète histoire d'amour _____ **49**

« *Il y aura notamment la visite d'Omaha Beach...* » Jean Sabatier

Echos plus ou moins lointains d'une réforme _____ **59**

« *D'abord, le latin fut pendant les années de collège et de lycée, la seule discipline qui m'a vraiment demandé du travail.* »

Olivier Rey, Laurent Lafforgue, Catherine Kintzler, Alain Morvan

Des livres et nous *Minus, lapsus et mordicus d'Henriette Walter* _____ **65**

Jean-Louis Guerche

Dans le petit monde *La fin des « tâches » résistantes* _____ **67**

Mireille

Découverte professionnelle *Stultitia loquitur* _____ **73**

Antoine Desjardins

L'ORIENTATION, UN SUJET ?

Dès le début du XX^e siècle l'orientation, dite professionnelle, fût conçue comme l'étude des «aptitudes» des individus afin de les conseiller dans le choix des postes de travail auxquels ils pouvaient postuler. Le but était bien entendu d'optimiser la performance de la main d'œuvre en plaçant chacun là où ses caractéristiques personnelles seraient exploitées au mieux. Le discours justifiant la mise en place des services délivrant ces «conseils» mettaient évidemment en avant l'intérêt de la société comme celui de l'individu : plus de richesse pour la première, plus de satisfaction pour le second. Il est vrai qu'en ce temps là le travail était valorisé pour son utilité sociale et le travailleur tirait fierté du soin et de l'habileté qu'il avait déployés pour effectuer les tâches qu'on lui avait confiées. On parlait de l'amour du travail bien fait.

Plutôt que de travailleur il conviendrait plutôt de parler d'ouvrier car cette activité de conseil s'adressait surtout à ceux qui accomplissaient des tâches manuelles. Même si on mesurait aussi des aptitudes intellectuelles c'était dans la mesure où celles-ci contribuaient à la qualité d'exécution de celles-là. Les enfants de la bourgeoisie qui pouvaient accéder à une formation visant essentiellement à développer leurs capacités de raisonnement et de réflexion ne se voyaient pas proposer de tels services au moment de décider du domaine d'activité dans lequel ils allaient faire carrière. Implicitement il était considéré que leur formation leur donnait la capacité de juger de ce qui leur convenait le mieux. Bien sûr des facteurs objectifs déterminaient en partie leurs choix : la tendance à s'engager dans la même activité professionnelle que leurs pères était fréquemment observée. Mais rien n'interdisait d'avoir l'audace de s'engager dans un domaine complètement différent en s'appuyant sur l'intérêt éprouvé pour telle ou telle discipline découverte au cours de ses études. La pression pour la reproduction de ce qui avait réussi au père était réelle sans être impérative surtout si l'activité envisagée permettait de maintenir son statut social.

Le contexte économique engendré par la seconde guerre mondiale, la nécessaire reconstruction qui s'appuya sur les progrès scientifiques et techniques et la croissance économique qui s'ensuivit, le renouvellement des termes dans lesquels se posait la question politique, eurent des conséquences sur l'école et sa finalité. La principale fut ce qu'il convient de nommer la massification ou la démocratisation scolaire selon que l'on met l'accent sur la nécessité de hisser le niveau de qualification de la main d'œuvre à la hauteur des besoins de l'économie ou sur le besoin, ressenti comme impérieux, de créer les conditions d'une véritable démocratie, rempart contre les totalitarismes. L'augmentation de la durée de l'obligation scolaire, la prise en charge par l'enseignement secondaire d'une part de plus en plus importante de la population, changèrent les conditions de détermination de la carrière professionnelle. Par ailleurs l'idéal d'émancipation de l'individu des influences familiales engendra un discours qui

fit de la liberté individuelle le déterminant principal de l'avenir de chacun. Dans ce contexte l'école fût pensée comme devant se substituer à la famille comme lieu de détermination de l'avenir professionnel. Ce qui eût pour conséquence une diversification des parcours de formation pour prendre en compte, tant les qualifications attendues par les employeurs, que la diversité des profils d'aptitudes des élèves. Egal en droit à tous les autres, disposant d'une institution lui permettant de s'instruire et d'apprendre, l'individu devenait le premier responsable de son parcours et la réalisation de celui-ci passait par le choix d'une filière scolaire qui devint un enjeu de première importance. Supposé avoir pu choisir librement son parcours de formation, en utilisant au mieux ses capacités et en ayant comme guide ses intérêts, il devait pouvoir utiliser celui-ci pour pouvoir exprimer sa singularité dans sa vie sociale et professionnelle, ce qui était le meilleur garant de la richesse de sa contribution au collectif.

Bien sûr ce discours politique sur les conditions d'une meilleure société n'énonçait qu'un idéal - ce vers quoi il faut tendre - mais il influença fortement la conception du travail en orientation qui se donna comme fin de permettre à chacun de devenir acteur voire auteur de ses choix. Certes, l'utilité sociale est toujours en arrière-plan puisque les théoriciens de l'orientation définissent ainsi l'axe qui doit structurer le travail proposé aux consultants: leur permettre d'accéder à une meilleure connaissance d'eux-mêmes en même temps que du «monde du travail» c'est à dire à une représentation de ces «objets de pensée» débarrassée de tout préjugé ou stéréotype. Si on peut voir ceci comme une tentative, sous l'influence des sciences humaines, de rationaliser le processus par lequel un individu pourrait s'orienter dans un monde mouvant pour y trouver un maximum de satisfaction on peut néanmoins s'interroger sur son aspect illusoire voire délétère(paradoxal) puisqu'il s'agit de construire un regard qui serait somme toute dépourvu de toute subjectivité. Il n'en reste pas moins qu'à cette époque la prise en compte de la singularité de la personne et de ses aspirations est au centre du discours qui guide le travail des praticiens de l'orientation. Et ce n'est sans doute pas un hasard si, au début des années 90, ils obtiennent la reconnaissance, par un ministère auparavant réticent, de l'utilité de la qualification de psychologue pour accomplir leur mission.

Au moment où cette approche de l'orientation prédomine, au mitan de la deuxième moitié du XX^e siècle, un nouveau contexte économique émerge en Europe et plus largement en Occident. La fin de la colonisation entraîne une globalisation des échanges et dans un premier temps la hausse du coût des matières premières. L'apparition de nouveaux pays dans la compétition économique mondiale qui en résulte mettra en place les conditions d'une concurrence généralisée pour toutes les variables influençant la performance économique. Simultanément la théorie économique dominante place la création de valeur comme ultime critère de celle-ci la déconnectant peu à peu de la réalité des besoins exprimés par les êtres humains. Une des conséquences sociales majeures de ces évolutions est la hausse du chômage dans les pays développés qui sont ainsi mis en demeure de revoir à la baisse les salaires, variable importante des coûts de production surtout pour les produits et services nécessitant une main d'œuvre importante. Ceci n'est pas sans poser des problèmes politiques majeurs car toute une partie de la population se voit contrainte de choisir entre une baisse immédiate de son niveau de vie et l'acceptation d'une détérioration de ses conditions de travail ou le risque du chômage. En France le taux de sans emploi se stabilise entre 8 et 11% et deux phénomènes croissent peu à

peu: l'augmentation de la durée d'accès à l'emploi des jeunes et de la durée du chômage pour la frange des plus de 50 ans.

A l'orée du XXI^e siècle la baisse du chômage devient un des objectifs majeurs des politiques publiques qui cependant ne remettent pas en cause le cadre mondial de la compétition économique. De ce fait les leviers d'action sont limités à l'acceptation de la baisse du niveau de vie ou à des mesures techniques visant à réduire le chômage frictionnel ou, en d'autres termes, à améliorer le fonctionnement du marché de l'emploi. Une de ces mesures, exemplaire de ces politiques, fût en France la proposition en 2005 d'un contrat de travail réservé aux jeunes, le CPE, qui, moyennant la baisse des salaires d'embauche et un assouplissement des clauses de rupture, prétendait faciliter l'emploi des jeunes et réduire le délai entre la sortie de formation et l'accès à l'emploi. Les jeunes refusèrent d'y voir un progrès et leurs protestations dégénérèrent en émeutes. A la suite de celles-ci les médias s'emparèrent de la question et prétendirent donner la parole à la jeunesse qui, accusée d'être responsable de sa situation en s'étant fourvoyée dans des formations inadaptées aux besoins des employeurs, répondit en dénonçant l'inadaptation du système de formation et l'incurie de l'orientation oubliant que celle-ci avait pris en compte leurs aspirations. Confrontés à la difficulté d'accéder à un salaire, ils considéraient qu'ils avaient été victimes d'un marché de dupes et que le savoir ne permettait de s'émanciper qu'à condition d'être monnayable. Là s'arrêtait leur réflexion politique et le pouvoir reprit en chœur un refrain dont le texte l'enchantait. Dès lors la finalité du travail des praticiens de l'orientation sera d'informer enfin les jeunes et les demandeurs d'emploi des «réalités du marché du travail». L'idée étant que la seule valeur des études réside dans les chances qu'elles donnent d'accéder au travail. Peu importe les savoirs requis pour ce travail, de même que les activités qu'il implique, puisqu'il est devenu un emploi dont le seul intérêt est de garantir un bon salaire. La connaissance du «monde du travail», ou plutôt du monde ouvert par le travail, passe aux oubliettes au moment, il est vrai, où un silence assourdissant règne sur les mutations dues à l'industrialisation, grâce aux technologies numériques, des activités tertiaires, laquelle, comme auparavant l'industrialisation des activités de production des biens de consommation, transforme dans de très nombreuses entreprises le travail en emploi et la condition du travailleur. Ce dernier - de plus en plus confronté à des tâches dans l'effectuation desquelles il est dépossédé de son savoir, où ce qu'il fait n'a aucune prise sur ce avec quoi il le fait, où, devenu auxiliaire d'une machine, il devient lui-même une machine - est devenu un employé ce qui au sens littéral signifie qu'il est utilisé par un autre pour réaliser quelque chose qui lui échappe. C'est l'effacement du travail comme expression d'un savoir, comme faculté d'inventer à partir d'automatismes que l'on a acquis, intériorisés, au point d'en devenir maître, et de pouvoir les désautomatiser pour accomplir quelque chose de singulier qui ouvrira de nouvelles possibilités. Consentir à renoncer à cela, au travail donc, n'a qu'une compensation, obtenir un salaire qui vous permet non seulement de survivre mais de consommer. Consommation elle-même standardisée, sous l'effet des techniques du *marketing*, qui vous dépossédera de toute singularité dans votre façon de vivre.

J'invite ceux qui douteraient que nous soyons parvenus à ce stade, à prêter l'oreille aux mots d'ordre qui énoncent les priorités de notre école: assurer l'émancipation par l'employabilité, professionnaliser les formations, développer les compétences plutôt que les capacités,

développer l'apprentissage des langues comme outils de communication plutôt que comme ouverture à d'autres modes de pensée... Rien d'autre que la nécessité de former la main d'œuvre la plus compétitive possible pour gagner des parts de marché dans la guerre économique mondiale. C'est ce que l'Europe a appelé la société de la connaissance!

Denis Cornette

ECOLE, CULTURE ET SOCIÉTÉ¹

Jérôme Bost²

*« Nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement, quelque part ;
c'est peu à peu que nous composons, en nous, le lieu de notre origine,
pour y naître après-coup et chaque jour plus définitivement »³*

I

L'école moderne et ses remises en cause dans le débat d'opinion cristallisent généralement de nombreuses passions et concernent le plus grand nombre. D'abord parce que chacun croit en savoir quelque chose du fait de sa propre expérience, et ensuite parce que celui qui la juge en est un produit plus ou moins bien fait, aux rapports plus ou moins pacifiés avec cette dernière. Il est bien difficile en effet de s'opposer à un système qui nous a promus, de même que lui donner son assentiment si l'on n'a pas pu véritablement en tirer parti. Car quoi qu'il en soit, nous avons une opinion relativement spontanée de l'école, quoique complexe, empreinte d'histoire personnelle et donc de passion, obstacle d'autant plus redoutable quand on en est une des chevilles ouvrières.

Pour autant, l'expérience qu'on peut avoir de l'école n'est pas suffisante pour en faire une critique pertinente. Il faut nécessairement examiner la raison de son histoire pour essayer d'en tirer quelque enseignement. Et d'emblée, il apparaît qu'on ne peut pas parler de l'évolution de l'école en n'importe quel sens. Car là où il y a évolution, il n'y a pas nécessairement progrès. A savoir que l'école d'aujourd'hui n'est pas forcément le prolongement de celle d'hier, et que celle de l'avenir est encore plus incertaine. Fera-t-elle retour à un classicisme ou poursuivra-t-elle un développement à partir de ce qu'elle est aujourd'hui ? Quel rôle jouera-t-elle dans la société humaine et dans celle de la connaissance ? De quel type de paternité pourra-t-elle se prévaloir ? Ce sont là des questions dont il ne faut pas sous-estimer les pièges, et qui produisent souvent un parti-pris, une prise de position idéologique qu'il s'agit en tout premier lieu de clarifier. Pour preuve, il suffit de chercher à donner une définition de l'Ecole pour s'apercevoir des complexités que l'exercice recèle, et pour se retrouver dans la posture d'un

1 Ce texte a paru initialement dans l'excellente revue *skhole.fr* dont nous remercions les animateurs de nous autoriser à le publier.

2 Jérôme Bost est actuellement personnel de direction en Collège, il a exercé en LEGT et en LP après avoir été CPE et avoir enseigné comme professeur contractuel en Philosophie et en Français.

3 Rainer Maria Rilke, *Lettres milanaises*, Lettre du 23 Janvier 1923

LA VÉRITÉ SUR LES ILLETTRÉS SCOLAIRES¹ discours de la non-méthode (de lecture)



Magali Gaubert²

À l'occasion de constats sur la faillite républicaine de l'École, souffle un léger vent de transmission qui semble rafraîchir jusqu'aux cimes du ministère... Face à une école perpétuellement renovante du socle, du numérique, des compétences transversales, des diverses éducations à..., du projet éducatif territorial et autres ateliers TAP, Natacha Polony, Jean-Paul Brighelli, la professeur Fanny Capel, avocats de la transmission, plaident pour l'instruction émancipatrice portée par les Lumières : « aucune valeur ne peut se transmettre sur un socle d'ignorance »³. Or, même à l'heure des communications démultipliées, la lecture demeure le premier viatique de l'instruction.

À la fin de l'école primaire, un élève sur cinq maîtrise mal la lecture, et la pesanteur sociale s'est encore alourdie dans cette difficulté. On connaît déjà sur le bout des doigts la liste des facteurs d'échec externes à l'école (inégalités diverses, écoles sans mixité sociale, miroirs de leurs territoires...), répertoire auquel viennent s'ajouter les inachèvements de la jeune génération écrans et tablettes. D'autres freins à l'efficacité scolaire, pas toujours analysés, viennent des conditions concrètes échues à la classe (effectifs dignes du métro à l'heure de pointe, aide parcimonieuse pour les élèves en difficulté, hétérogénéité incompatible avec des classes bondées, rendue ingérable par l'inclusion à tout va). Mais répertorier ces fardeaux, indéniablement accablants, ne dispense pas d'examiner les causes pédagogiques de cet échec, et d'aller voir de près ce qui se trame au CP en lecture.

À la fin de l'école primaire, un élève sur cinq maîtrise mal la lecture, et la pesanteur sociale s'est encore alourdie dans cette difficulté. On connaît déjà sur le bout des doigts la liste des facteurs d'échec externes à l'école (inégalités diverses, écoles sans mixité sociale, miroirs de leurs territoires...), répertoire auquel viennent s'ajouter les inachèvements de la jeune génération écrans et tablettes. D'autres freins à l'efficacité scolaire, pas toujours analysés, viennent des conditions concrètes échues à la classe (effectifs dignes du métro à l'heure de pointe, aide parcimonieuse pour les élèves en difficulté, hétérogénéité incompatible avec des classes bondées, rendue ingérable par l'inclusion à tout va). Mais répertorier ces fardeaux, indéniablement accablants, ne dispense pas d'examiner les causes pédagogiques de cet échec, et d'aller voir de près ce qui se trame au CP en lecture.

1 Ce texte a paru pour la première fois sur le site toujours rafraichissant *Laviemoderne.net* ; nous remercions l'animateur Loys Bonod , auteur par ailleurs des dessins, pour nous en autoriser la publication .

2 Magali Gaubert est institutrice en CE1, dans le Val-de-Marne. Elle a enseigné cinq ans en CP, dans plusieurs écoles populaires, et trois ans en CM1.

3 Fanny Capel, « Aucune valeur ne peut s'enraciner sur un socle d'ignorance » dans « Marianne » du 22 janvier 2015.

UNE SECRÈTE HISTOIRE D'AMOUR¹

Jean Sabatier²

Ce déroulé est en fait celui de plusieurs entretiens qui se sont succédé sur plusieurs semaines. Je les reconstitue dans leur chronologie ou leur logique sans rendre compte des césures.

L'intitulé du premier rendez-vous étant très technique «à la demande d'un médecin, pour trouver une école adaptée», je reçois d'emblée mère et enfant en même temps. Nous sommes dans le pratico-pratique du quotidien.

La mère formule sa demande, le contexte. Lucas écoute, on parle de lui. Il est atone comme *dé-concerné* par ce qui se dit.

En fait, Lucas est adressé au service pour un TDA/H (Trouble De l'Attention/Hyperactivité) et une orientation soit en ULIS soit en ITEP.

Le TDA «*Ca dure depuis toujours*», me dit ma mère. «*Mais ça c'est aggravé depuis la 4^{ème}*».

Ayant le sens des usages, Lucas me sourit compatissant quand je le regarde. Courtois, placide, patient. A plusieurs temps du discours je l'invite à s'exprimer. Il se limite à acquiescer sur les propos de sa mère. Une forme d'osmose tacite face à un état de fait établi :

« Il souffre d'un TDA... »

Ce «un» et le ton fataliste du «souffre» m'interpellent. Avec «de», pourquoi pas, on est dans le vrac, mais ce «un» accroche mon attention. Lequel parmi tant d'autres ? C'est quoi ce «un», ce «celui-là unique» qui se serait emparé de Lucas ?

Alors, je tente : «*Les «TDA», manifestement, vous savez, vous connaissez. Moi je ne sais pas. Expliquez-moi un peu...*» (je ne triche pas, ces appellations me sont obscures).

1 Ce texte est issu d'un travail de réflexion et d'analyse au sein du labo-CIEN de Bergerac, le CIEN étant le centre interdisciplinaire de l'Enfance.

2 Jean Sabatier est conseiller d'orientation-psychologue, directeur du CIO de Bergerac (24).

ECHOS PLUS OU MOINS LOINTAINS D'UNE RÉFORME

« Il faut les connaître - les déclinaisons – si l'on veut lire le latin (...).
Je ne sais pas ce que peut être un esprit critique allégé de savoir
et qui s'exercerait sans savoir. »

Jacques Derrida

Olivier REY¹

« .../... On sait que les mathématiques, au sens où nous l'entendons, sont nées en Grèce. Les travaux mathématiques grecs sont remarquables. Reste qu'à un moment donné, les mathématiques grecques ont cessé d'être fécondes. À mon sens, cet arrêt est profondément lié à l'absence, chez les anciens Grecs, d'une langue symbolique adéquate. Cette langue symbolique, c'est bien plus tard, en Europe, qu'elle s'est constituée. Et encore une fois, c'est le latin en tant que langue savante, à la fois apparentée à la langue vernaculaire et décalée par rapport à elle, qui a permis cette constitution.

Pendant un temps, les meilleurs esprits en sont demeurés conscients. Jean-Baptiste Biot (1774-1862) est un scientifique français qui a œuvré en mathématiques, en astronomie et en physique et qui, à la fin de sa vie, a rédigé des *Mélanges scientifiques et littéraires*. Dans le chapitre consacré au mathématicien Augustin Cauchy on lit ceci :

Augustin Cauchy a eu le bonheur d'appartenir à cette classe moyenne de la société qui n'est exposée ni aux souffrances de la pauvreté ni aux dangers de la richesse. Né le 21 août 1789 d'une famille pieuse, les désordres qui suivirent cette époque n'atteignirent point son enfance. Son éducation classique, commencée de bonne heure par son père, se continua plus tard, sous d'habiles professeurs, à l'École centrale du Panthéon [le futur lycée Henri IV]. Il en sortit en 1804, à l'âge de quinze ans, après deux années de rhétorique, remportant au concours général le deuxième prix de discours latin, le premier de version grecque, le premier de vers latins. Cette universalité de succès lui fit décerner par l'Institut la couronne réservée à l'élève des écoles centrales qui s'était le plus distingué en humanités.

Je ne dois pas laisser ignorer, pour notre enseignement à tous, que cette abondante provision d'éducation classique fut donnée à Cauchy d'après le conseil de Lagrange. Ce grand

¹ Olivier Rey est chercheur au CNRS, mathématicien et philosophe. Il a enseigné plusieurs années les mathématiques à l'École polytechnique, et enseigne aujourd'hui la philosophie de l'Université Panthéon-Sorbonne. Il intervenait dans le cadre d'une conférence organisée par l'Association le latin dans les littératures européennes le 12 mars 2015.

Nous avons lu

D'Henriette Walter,
Minus, lapsus et mordicus,

Editions Robert Laffont, 2014.

« *Nous parlons tous latin sans le savoir* », tel est le sous-titre explicite de ce merveilleux ouvrage qu'en ces temps de barbarie il convient de savourer. Henriette Walter, professeur émérite de linguistique, y conjugue érudition et humour.

Saviez-vous « qu'Olibrius était un empereur romain d'Occident (mort en 472), dont la légende a fait le symbole d'un homme incapable mais plein de jactance » ?

Saviez-vous « que minus est l'abréviation de *minus habens*, « qui a moins (d'intelligence) » » ?

Vous pensez à quelqu'un en particulier ?

« C'est tout naturellement que nous utilisons tous les jours et sans y penser des mots comme *lavabo, agenda, quiproquo* ou *constat*, qui ont l'air tellement français mais qui sont en réalité des mots du latin sous leur forme d'origine, au même titre que *consensus, placebo, a priori, vice versa, minus, lapsus, ipso facto* ou *referendum...* ».

En passant allègrement du latin classique nourri de grec au latin des tribunaux, du latin des naturalistes au latin d'Astérix sans oublier le latin et l'anglais, le latin et l'italien, Henriette Walter propose un nouveau regard sur cette langue encore bien vivante dans les usages du XXI^{ème}, et pleine de ressources, que l'on s'est trop vite empressé d'enterrer sous les prétextes les plus fallacieux.

La mise en pratique par chacun peut être très rapide, par exemple, voilà bien une réforme dite « du collègue » qui nous laisse *a quia*.

Horesco referens. La ministre de l'Education nationale et ses autorités de tutelle se répandent *ad nauseam* dans les médias, du soir au matin, du matin au soir, s'adressant réciproquement des compliments exagérés, essayant de nous vendre une vessie pour une lanterne : *asinus asinum fricat*.

N'est-on pas allé jusqu'à entendre le Président de la République – *advocatus diaboli* – profiter de la panthéonisation de quatre âmes fortes pour faire la promotion de sa réforme et de la ministre qui la porte ! Faire de Jean ZAY, *a posteriori*, le chantre de l'interdisciplinarité : EPI quoi encore!

Les morts ont ceci de commode, c'est qu'on peut faire ami avec eux, on est rarement contredit, *ad vitam aeternam*.

Par son **aversion latine**, la « gauche » au pouvoir voudrait-elle nous faire oublier que ses desseins tiennent du **sinistre** ?

Post-scriptum : quod dixi dixi . Verba volant, scripta manent... et vice versa

Jean-Louis Guerche

DANS
LE PETIT MONDE

Nouvel emballage, nouvelle formule : la fin des « tâches » résistantes !¹

COMMENT LA PUBLICITÉ POUR LES LESSIVES A GAGNÉ LE DOMAINE DE L'ÉDUCATION

Je suis frappée par la valorisation de la « formule nouvelle » toujours prétendument « enrichie » qui se manifeste, en particulier, dans l'éducation. Tout ce qui pense dans ce secteur n'a de cesse en effet de proposer des « réformes » ; personne n'ose plus dire « c'était bien de faire cela » ou « ne touchons pas à ce qui marche bien » de peur d'être aussitôt catalogué comme dinosaure réactionnaire et mal-faisant, pire, un *immobiliste* ! Les philosophes des

Lumières ont montré l'illusion du principe de *Tradition* comme critère de vérité (« c'est bien car cela existe depuis près de deux mille ans ») : il faudrait aujourd'hui s'attaquer à l'illusion du principe de *Nouveauté* (« il faut réformer car réformer est nécessairement un progrès »).

Chaque ministre de l'éducation, depuis au moins (et à la louche) trente ans, et à l'exception notable de Jack Lang, (chargé, épisodiquement, d'éteindre le feu après C. Allègre) ou de la météorite Benoît Hamon, chacun a attaché son nom à une réforme, tantôt effective, tantôt avortée après manifestations. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que toutes ces réformes mises bout à bout n'ont pas grandement amélioré les choses...

Les débats autour de la très controversée réforme du collège, incapables de s'attacher à raisonner sur le fond, se transforment en bataille de communication où des éléments de langage tels que « pseudo(-s-)intellectuels », « nécessité de réformer » ou « tenants de l'immobilisme » font figure de pensée et où le latin, renouvelant (encore et toujours !) la pratique ancestrale du bouc-émissaire, est chargé de terribles « turpitudes » : l'intérêt pour le passé et la croyance en sa valeur éminemment formatrice pour le futur.



¹ Article paru sur le site *Laviemoderne.net*.

C'est avec le plus grand plaisir que nous vous offrons le scénario ubuesque (merci *Marianne*) imaginé par notre collègue **Antoine Desjardins**¹.

Ce dernier a suivi à la lettre les consignes de « la réforme du collège » pour décrire une épreuve d'un nouveau genre que les élèves auront l'occasion de découvrir demain en cours d'éducation physique et sportive : **la course à pied d'égalité!**

« *Stultitia loquitur* »*

Locomotion horizontale maîtrisée à périodisation homogène sur granulat stabilisé ou tartan.

Dorénavant tous les élèves sportifs courront un « 50 mètres » au lieu du « 100 mètres » mais l'on continuera de parler de « 100 mètres » pour des raisons d'harmonisation européenne.

Tout le monde devra terminer le premier décamètre en même temps.

Tout le monde devra terminer le deuxième décamètre en même temps.

Tout le monde devra terminer le troisième décamètre en même temps.

Tout le monde devra terminer le quatrième décamètre en même temps.

Il sera exigé ensuite, pour augmenter la précision des mesures finales et éviter des discriminations de dernière minute, de faire parcourir le dernier décamètre de la façon suivante : un « cinq mètres » à vitesse constante devra aboutir à une mesure parfaitement égale pour tout le monde ce qui impliquera des arrêts pour certains. Tout le monde s'arrêtera à 45 mètres. Le pouls de chacun des participants sera pris, il devra être égal pour éviter que certains ne profitent d'un pouls plus lent. Le médecin scolaire capitaine de course le vérifiera et sanctionnera, si besoin est, les contrevenants profitant d'un pouls trop lent.

Les chiffres de tension artérielle diastolique et systolique devront être impérativement compris entre 14/8 et 15/10, le principe de précaution médical devant prévaloir.

Les tout derniers cinq mètres seront parcourus en marchant sur granulat ou tartan selon une sémiotique visuelle rouge de type balise (sans médiations culturelles donc immédiatement interprétable). Marche au pas de type militaire, synchronisée au maximum, pour cette dernière phase. Tout le monde terminera la course en même temps ou « presque » : au centième de seconde près, sauf dérogation des services compétents du Rectorat.

Les chiffres aberrants qui ne rentreraient pas dans les objectifs de production de l'équipe des professeurs devront être immédiatement reportés en annexe, sur le document TC-192, assortis du matricule des apprenants et des perspectives de rééducation psycho-motrices suggérées par l'apprenant lui-même dans une fiche dite de « réévaluation comportementale »...

* L'expression « *Stultitia loquitur* » (« C'est la folie qui parle ») est celle utilisée par Érasme, au XVI^e siècle, en son *Eloge de la folie*, ouvrage en latin. « Il faudrait un Érasme moderne pour évoquer nos turpitudes contemporaines... ».

1 Antoine Desjardins est professeur de Lettres, membre du collectif « Sauver les Lettres » et co-auteur de *Sauver les Lettres - Des professeurs accusent* (chez Textuel).

Bulletin d'abonnement 2015

à adresser aux Éditions Qui plus est
32, rue des Envierges - 75020 Paris
Tél. : 01 43 66 61 16
Fax : 01 43 15 90 04

ABONNEMENT 2015 INSTITUTIONNEL **60 euros**

Réduction de 5 euros pour abonnement multiple à compter du second abonnement servi à la même adresse.

ABONNEMENT 2015 INDIVIDUEL **42 euros**

Réservé aux personnes travaillant dans une institution abonnée à la revue (joindre justificatif).

ABONNEMENT 2015 ETUDIANT **32 euros**

Réservé aux étudiants (joindre justificatif).

ABONNEMENT 2014 RETROACTIF **58 euros**

Réservé aux personnes travaillant dans une institution abonnée à la revue (joindre justificatif).

VENTES AUX NUMEROS :

2013 : n°1 <input type="checkbox"/>	n°2 <input type="checkbox"/>	n°3 <input type="checkbox"/>	n°4 <input type="checkbox"/>	10 euros le n°
2012 : n°1 <input type="checkbox"/>	n°2 <input type="checkbox"/>	n°3 <input type="checkbox"/>	n°4 <input type="checkbox"/>	10 euros le n°

MODE DE RÈGLEMENT

- Chèque à l'ordre des Éditions Qui plus est
 Mandat administratif (faire viser le bon de commande par l'établissement payeur)

ADRESSE DE FACTURATION

Nom _____ Prénom _____
Organisme _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____

ADRESSE DE LIVRAISON

Nom _____ Prénom _____
Organisme _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____